

Barbara Korte, Sylvia Paletschek, Wolfgang Hochbruck, (Hg.), Der Erste Weltkrieg in der populären Erinnerungskultur, Essen (Klartext) 2008, 222 S., ISBN 978-3-89861-727-7, EUR 24,90.

rezensiert von/compte rendu rédigé par
Élise Julien, Paris

Depuis plusieurs années, la Première Guerre mondiale suscite dans la société française un intérêt remarquable. Celle que l'on appelle la »Grande Guerre« occupe en effet dans l'espace public une place grandissante: artistes, romanciers, cinéastes la mettent en scène, amateurs et passionnés entretiennent les vestiges du conflit ou recherchent les traces de leur ancêtre, historiens continuent de s'efforcer de comprendre ce conflit dont ils ont fait la matrice du siècle. Le constat est similaire dans les pays anglo-saxons. Il vaut également en partie pour l'Allemagne, avec néanmoins des nuances importantes, dont l'ouvrage collectif dirigé par Barbara Korte, Sylvia Paletschek et Wolfgang Hochbruck témoigne à sa manière.

Outre-Rhin aussi, le 90^e anniversaire du conflit a été l'occasion d'une certaine actualité de la Première Guerre mondiale. Après l'encyclopédie parue en 2003¹, l'année 2004 a été marquée par l'exposition présentée au Musée historique allemand² et accompagnée d'une augmentation du nombre de publications sur le sujet, au point qu'Aribert Reimann a pu parler d'une »offensive éditoriale d'envergure«³. Pourtant, le phénomène reste en Allemagne nettement plus timide que chez les anciens alliés, notamment la France et les pays anglo-saxons.

Les éditeurs de l'ouvrage ne manquent pas de souligner ce décalage. L'introduction s'ouvre ainsi sur la visite d'étudiants allemands au mémorial de Thiepval à la fin 2004 et sur leur étonnement devant le nombre de couronnes déposées là en mémoire des morts britanniques et du Commonwealth, signe d'un souvenir encore bien vivace. Mais en se référant à 2004 comme à l'année des commémorations du 90^e anniversaire du début de la guerre, ces éditeurs restent dans le même temps tributaires de pré-supposés allemands: la bataille de la Somme n'a pas été spécifiquement commémorée en 2004, elle l'a davantage été en 2006, tandis que la guerre dans son ensemble l'a été bien plus manifestement en 2008. Si, depuis bientôt un siècle et à des titres divers, les Allemands se rappellent l'entrée en guerre, les alliés se rappellent pour leur part la fin du conflit. Aussi les grandes commémorations alliées, bien qu'en préparation, étaient-elles encore à venir lors de la parution du présent ouvrage en juillet 2008. Et c'est bien l'automne 2008 qui a vu en France se concentrer fortement les publications relatives à la guerre: on en a compté pas moins d'une cinquantaine.

Il reste que de toutes parts, on s'occupe désormais autant de la guerre que des traces qu'elle a

¹ Gerhard Hirschfeld, Gerd Krumeich, Irina Renz (Hg.), Enzyklopädie Erster Weltkrieg, Paderborn 2003.

² Rainer Rother (Hg.), [Der Weltkrieg 1914–1918](#): Ereignis und Erinnerung. Ausstellung im Deutschen Historischen Museum, Berlin 2004

³ Aribert Reimann, Der Erste Weltkrieg – Urkatastrophe oder Katalysator?, dans: Aus Politik und Zeitgeschichte B29–30/2004.

inscrites dans les paysages, les corps et les esprits. L'événement historique laisse ainsi une place de choix à l'histoire de sa postérité et de son souvenir. Si la médiatisation de ce souvenir est primordiale à sa compréhension, les éditeurs du présent volume considèrent que celle-ci a jusqu'ici surtout été étudiée à travers des politiques institutionnelles ou une littérature élitiste. Aussi s'attachent-ils à en saisir les représentations populaires, en se concentrant sur une série de médias dont les critères de «popularité» semblent cependant parfois aléatoires. L'ensemble réunit 13 contributions, organisées en trois parties qui couvrent différents types de médias.

La première partie est consacrée à la mise en scène architecturale du souvenir par les musées et les monuments. Peter Londey et Steel Nigel comparent, pour commencer, la place qu'occupe la guerre dans les mémoires britannique et australienne à travers l'histoire respective de l'Imperial War Museum de Londres et du Australian War Memorial de Canberra. Au-delà d'une naissance similaire pendant le conflit et d'un véritable succès public, ces deux institutions incarnent progressivement deux logiques divergentes: tandis que le musée britannique se développe comme lieu d'exposition classique, son homologue australien s'affirme aussi comme un mémorial dont les galeries d'accès portent le nom des morts du pays, dont l'enceinte abrite reliques du front et flamme du souvenir, et même la dépouille d'un soldat inconnu depuis le 11 novembre 1993.

La comparaison peut s'élargir à l'Allemagne à travers le cas de la Weltkriegsbücherei, qui voit le jour à Stuttgart et dont Gerhard Hirschfeld retrace l'histoire de 1915 à 1944. Cette institution est née sur l'initiative de l'industriel Richard Franck, puis la gestion en est transférée à l'État du Württemberg sans remettre en cause les fondements idéologiques de l'entreprise: tout au long de la république de Weimar, l'exploitation des fonds de la bibliothèque sert à réfuter la thèse de la culpabilité allemande dans le déclenchement du conflit, avant que sous le III^e Reich, le musée associé à la bibliothèque serve à venir légitimer une nouvelle guerre – celle-là même qui a causé la destruction d'une grande partie des fonds conservés.

Depuis quelques décennies, les lieux d'information consacrés à la guerre ont profondément transformé leur approche; Gerd Krumeich en témoigne dans sa présentation de l'Historial de la Grande Guerre, musée ouvert en 1992 à Péronne. Lui-même membre de l'équipe internationale de chercheurs à l'origine de la fondation de l'Historial, Krumeich souligne la conception novatrice de ce musée confronté à un défi de taille: donner à voir la culture quotidienne de la guerre, sans négliger pour autant la divergence des points de vue nationaux sur le conflit. La vocation historique du lieu a conduit au refus de s'appuyer pour cela sur une reconstitution «émotionnelle» de la guerre afin d'impressionner le visiteur, au profit d'une démarche plus distanciée.

Enfin, Christian Saehrendt étudie les monuments aux morts de Berlin. Si les promoteurs de la Weltkriegsbücherei ont tenté d'imposer une lecture nationaliste du conflit, celle-ci s'avère rien moins que consensuelle sur le terrain architectural: chaque camp politique conforte au contraire sa propre mémoire au travers de ses édifications, et ces efforts contradictoires pour la conquête de l'espace public aboutissent dans le Berlin de l'entre-deux-guerres à une véritable «guerre de position» des monuments. Celle-ci de nos jours s'est apaisée, notamment parce que l'on commémore désormais

moins des héros que les victimes de toutes les violences du siècle.

La deuxième partie est consacrée au traitement littéraire de la guerre. Thomas Schneider revient d'abord sur le roman d'Erich Maria Remarque »A l'ouest rien de nouveau« et sur son statut de symbole de l'horreur de la guerre des tranchées. Schneider montre que, bien que vanté dès 1928 pour sa valeur documentaire sur la Première Guerre mondiale, le roman est en réalité bien plus ambigu: le récit à échelle humaine offre un fort potentiel d'identification en même temps qu'il permet de dénoncer les absurdités d'une guerre moderne dont on ne perçoit pas vraiment les enjeux ni le sens. Ces données expliquent le succès non démenti de l'ouvrage tout au long du XX^e siècle: la critique de la guerre moderne en général peut être réactivée au gré des contextes conflictuels, depuis la guerre de Corée jusqu'à celle du Kosovo.

Hans Grote s'intéresse ensuite à la guerre aérienne et au mythe du »Baron rouge« tels qu'ils s'expriment dans la bande dessinée depuis les années 1960, à travers l'étude des œuvres de Joe Kubert, George Pratt, Hugo Pratt et Jacques Tardi. Entre les contraintes du genre et la figure chevaleresque de l'aviateur, les auteurs américains insistent particulièrement sur l'héroïsme individuel, tandis que les auteurs européens privilégient une représentation historique plus anonyme.

Barbara Korte se penche, quant à elle, sur le roman policier anglais contemporain, qui adopte depuis peu la Première Guerre mondiale comme toile de fond. La question sous-jacente est alors celle de la morale en temps de guerre. Sans doute faut-il moins la rapporter à l'objet historique qu'au contexte d'écriture: le reflet, terrible mais atténué, de la Grande Guerre, permet de traiter indirectement de l'actualité post 11 septembre 2001.

Enfin, Christina Spittel présente la bataille des Dardanelles comme un événement fondateur de la mémoire australienne de la guerre. Elle explique aussi comment éditeurs et éducateurs australiens redécouvrent opportunément la figure de l'ambulancier John Simpson Kirkpatrick, qui évacuait les blessés sur son âne, pour intéresser le jeune public à cette histoire lointaine.

La troisième partie est consacrée à une »histoire en mouvement«, qui commence avec les *living histories* abordées par Wolfgang Hochbruck. Celles-ci vont de la reproduction d'installations militaires à des fins pédagogiques aux reconstitutions historiques de batailles à des fins récréatives, et jusqu'à certaines émissions de télé-réalité (»The Trench«, production de la BBC 2). Ces initiatives peuvent être comprises comme des tentatives de renouveler l'approche de la guerre afin de la rendre plus concrète; elles sont pourtant intrinsèquement vouées à l'échec dans leur ambition d'authenticité, dès lors qu'elles ne peuvent être autre chose que des produits approximatifs dérivés d'événements définitivement advenus. Leur valeur est donc fonction de la réflexion critique et de l'engagement didactique de leurs initiateurs.

Horst Tonn analyse pour sa part la production cinématographique états-unienne en lien avec la Première Guerre mondiale. Depuis ses débuts, celle-ci oscille entre enthousiasme héroïque et critique de la guerre, même si Tonn affirme qu'une division claire entre films pacifistes et films bellicistes n'est pas tenable: l'effet de cette production est difficile à mesurer sur l'opinion des spectateurs et c'est

finalement le travail de réception de chacun, dans un contexte en évolution, qui reste décisif.

Matthias Steinle consacre sa contribution au petit écran, et notamment au documentaire franco-allemand »La Grande Guerre – 1914–1918 – Der Erste Weltkrieg« diffusé simultanément dans les deux pays en 1964 à l'occasion du 50^e anniversaire du déclenchement de la guerre. Cette initiative marque les débuts de l'implication d'historiens universitaires dans des productions télévisuelles, alors qu'ils considéraient jusque-là ce médium avec circonspection. Pour assurer le succès de l'entreprise des deux côtés de la frontière, les questions touchant aux causes et aux conséquences du conflit ont été mises de côté au profit d'une insistance sur l'absurdité des combats.

Susanne Brandt examine quant à elle les champs de bataille comme des »médias populaires de masse«, dans la mesure où ils ont donné lieu dans l'entre-deux-guerres à un véritable tourisme spécialisé. Brandt conclut à son tour qu'un discours européen sur l'absurdité de la guerre a remplacé celui de l'héroïsme national.

Sylvia Paletschek termine le volume en s'affranchissant de son organisation en différents types de médias pour prendre en compte toutes les formes de réception des fraternisations de Noël 1914. Après un regain d'intérêt pour cet événement dans les années 1960 et plus encore 1980, ce sont les toutes dernières années qui ont vu émerger de cette fraternité spontanée une sorte de lieu mémoire européen.

On mesure alors le chemin parcouru par l'ouvrage: la première contribution traitait de lieux de mémoire nationaux, la dernière s'achève sur l'idée d'une identité européenne. Il ne faudrait pas voir là une évolution linéaire des mémoires populaires de la guerre, tant les textes ici rassemblés, en croisant une lecture géographique et une lecture par types de médias, ont montré la persistance de traditions nationales et de clivages à l'intérieur même des pays. L'impression d'ensemble qui ressort de la lecture de ce volume est même celle d'une complexification des mémoires de la Première Guerre mondiale. Les certitudes s'estompent et une présentation à la fois »simple« et »authentique« de ses événements paraît toujours plus problématique.

Si ce résultat est ici appuyé sur des exemples concrets, il est cependant difficile de lui accorder un caractère novateur. À ce sujet, on ne peut que regretter l'incontestable méconnaissance que les éditeurs ont de la bibliographie française. Cela s'explique sans doute par leur profil: professeurs à l'université de Fribourg-en-Brisgau, ils sont respectivement spécialistes de civilisation anglaise, d'histoire contemporaine principalement allemande et de civilisation nord-américaine. Cela conduit néanmoins à des lacunes fâcheuses, ou au fait de retracer en introduction l'évolution des configurations mémorielles de la guerre sans même faire référence à la synthèse d'Antoine Prost et de Jay Winter sur ce sujet, qui a pourtant été traduite en anglais⁴.

Ces critiques n'annulent pas la richesse de l'ouvrage, qui donne un aperçu intéressant et utile de la recherche menée depuis quelques années sur la postérité de la Première Guerre mondiale en Allemagne, et, dans une moindre mesure, dans le monde anglo-saxon.

⁴ Antoine Prost, Jay Winter, [Penser la Grande Guerre](#). Un essai d'historiographie, Paris 2004; Id., [The Great War in History](#). Debates and Controversies, 1914 to the Present, Cambridge 2005.